

LE DIAMANT CACHÉ.

PROLOGUE.

I

Un soir d'hiver de l'année mil sept cent quatre-vingt-sept, un cavalier d'environ cinquante-cinq ans entra dans Paris par la porte Bourdeille et se dirigea vers le Palais-Royal, qui était alors, comme aujourd'hui, le centre de la capitale, et dont les environs constituaient le quartier le plus peuplé. Ce cavalier était, à coup sûr, un gentilhomme, mais il était vêtu assez piètrement, montait un mauvais cheval et était suivi d'un laquais aussi mal monté et aussi mal accourtré que lui. Il avait fait une longue route, à en juger par la poussière qui couvrait ses vêtements, et son cheval marchait lentement, comme s'il eût plié sous le faix.

Cependant le cavalier était plutôt maigre que gras, et un observateur attentif eût remarqué peut-être que la répugnance que le roussin du gentilhomme et le courtaud de son laquais semblaient avoir pour une allure rapide, tenait évidemment à la pesanteur de deux énormes valises placées à l'arçon de la selle, et qui paraissaient emplies d'un métal fort lourd, or ou plomb.

Seulement, il était difficile de supposer que des gens en si piètre équipage portassent de l'or en croupe, ni plus ni moins que des fermiers des gabelles,—et la foule assez indifférente qui encombraient les rues et saluait d'un air moqueur le pauvre gentilhomme, aima mieux croire sans doute qu'il enfourchait une rosse épuisée et n'ayant plus le courage de gagner l'écurie.

C'était cependant un beau vieillard fort noble d'aspect et vert comme un jeune homme. Il avait fière mine sur son roussin,—à peine ses cheveux grisonnaient-ils, tandis que sa moustache était encore noire,—et son visage était aussi bronzé que celui d'un Espagnol ou d'un Napolitain.

À la façon dont il se tenait en selle et posait le poing sur la hanche, à deux pouces de la coquille de sa longue épée, on reconnaissait sur-le-champ un militaire, un officier blanchi sous le harnois, un de ces vaillants cadots de famille qui parlaient sans sou ni maille de leur gentilhommière et y revenaient un beau jour, sur leur retour d'âge, avec le bâton de maréchal de France, comme Gassion ou d'Artagnan.

Le laquais résumait pareillement un type qui n'était dépourvu ni d'originalité, ni de mérite. Il avait vingt ans de moins que son maître, il était court de taille, rougeaud comme un cabaretier bourguignon, et son visage en demi-lune était orné d'une épaisse et longue chevelure blonde du plus singulier effet. On eût dit un homme du Nord cuivré au soleil du Midi.

Son large abdomen s'épanouissait dans la selle et y remplissait les arçons. Enfin, une immense rapière longue de quatre pieds rebondissait sur les flancs de son roussin et donnait au cavalier une tournure martialement grotesque.

Ce valet se nommait Pandrille Bourdin, et il était d'origine morvandelle comme son maître le commandeur de Montmorin, cadet de famille et chevalier de Malte.

Le maître et le valet, après avoir longé la rue Saint-Honoré, entrèrent dans celle des Bons-Enfants, et s'arrêtèrent devant la branche de houx desséchée d'une hôtellerie d'honnête apparence qui portait pour enseigne cette phrase merveilleuse : " Au meilleur crû de Bourgogne, Isidore Bourdin, la fleur des hôteliers, loge les gentilshommes et les manants."

—Holà ! hé ! l'oncle Bourdin ? cria le laquais du commandeur en mettant pied à terre.

Un homme accourut sur le seuil de l'hôtellerie et regarda d'un air étonné et fort indécis maître Pandrille qui l'avait salué du titre d'oncle.

Cet homme était un maigre et long personnage de quarante cinq à cinquante ans, pâle et blême, à l'encontre de la plupart des hôteliers, et qui avait une certaine répugnance à voir des gens d'épée, bien qu'il eût la prétention exagérée de loger et d'héberger des gentilshommes.

L'oncle Bourdin était un fiéffé poltron qui tremblait de tous ses membres à la détonation d'un coup de pistolet, et se fût évanoui tout net s'il eût vu deux hommes croiser le fer.

—Qui diable m'appelle mon oncle ? demanda-t-il en se montrant légèrement ému sur le seuil de sa porte.

—Hé ! moi, pardieu, répondit Pandrille.

—Qui, vous ? je ne vous connais pas.

—Bon ! regardez-moi bien, mon oncle : ce n'est pas une raison parce que j'ai passé dix ans sur les vaisseaux de l'ordre en qualité de cuisinier et de valet de chambre de M. le commandeur, pour que vous ne reconnaissiez pas votre neveu Pandrille Bourdin, le propre fils de votre frère Athanase Bourdin.

—Tu es Pandrille, toi ? exclama l'hôtelier.

—En chair et en os, mon oncle, et voilà le chevalier de Montmorin, mon illustre maître, qui vous fait l'honneur de descendre chez vous.

L'oncle Bourdin demeura ébloui à ce titre sonore de Commandeur ; et bien que les vêtements du gentilhomme fussent quelque peu râpés, il se trouva fort honoré d'avoir à héberger un si noble personnage.

Aussi, après avoir embrassé son neveu, qu'il n'avait pas vu depuis douze ou quinze ans, s'empressa-t-il de faire au chevalier cet accueil affectueux et empressé que l'intérêt dicte toujours à un aubergiste bien entendu.

—Comme te voilà beau garçon et de belle mine, Pandrille, mon neveu ! murmura-t-il en aidant le laquais à débrider les chevaux qu'il avait conduits à l'écurie, laissant M. le commandeur aux mains de Louise, une bonne grosse servante morvandelle que l'oncle Bourdin avait installée chez lui comme femme de charge, et qui introduisit le noble visiteur dans la plus belle chambre de l'auberge ; —comme te voilà galamment tourné et vêtu ! on dirait un vrai seigneur.

—Peuh ! mon oncle, répondit humblement Pandrille, nous ne sommes pas riches, mon maître et moi ; et au service de l'ordre de Malte, on attrape plus de coups d'épée...

L'oncle Bourdin frissonna à ces mots, et leva sur son neveu ce regard envieux et admiratif à la fois des gens qui reconnaissent chez les autres une vertu dont ils sont incapables.

—Tu es donc courageux, toi ? s'écria-t-il émerveillé.

—Comme un lion, mon oncle.

—C'est drôle, pensa naïvement l'hôtelier, c'est pourtant le propre fils de mon frère, lequel est bien aussi poltron que moi.

Et de plus en plus ravi de cette exception de courage dans sa famille, l'oncle Bourdin poursuivit :

—Mais comment diable es-tu devenu homme d'épée, après avoir commencé par être marmiton ?

—Ah ! voilà, c'est toute une histoire que je vais vous conter en deux mots :

" Vous vous souvenez qu'il y a quinze ans environ, narra Pandrille, tout en bouchonnant les chevaux, vous me fîtes venir du pays et m'installâtes chez vous comme laveur de vaisselle ?

—Pardieu ! si je m'en souviens, et tu étais joliment paresseux, drôle !

—Que voulez-vous ? je n'avais aucun goût pour la cuisine. Vous me battiez et, sous prétexte que j'étais votre neveu, je buvais de l'eau en tout temps et n'avais pas un rouge liard dans ma poche.

—Ah ! mon neveu, interrompit philosophiquement l'oncle Bourdin, l'économie est la seule vertu de ce monde. J'ai voulu te rendre vertueux.

—Merci ! Toujours est-il que je m'esquivai un beau jour. Un sergent recruteur m'offrit un pot de vin, un soir, et m'enrôla pour dix pistoles. J'étais trop petit pour faire un cavalier, je n'aimais pas à marcher. Au bout de six mois, et comme nous étions en garnison dans un port de mer, je désertai et m'engageai comme cuisinier à bord d'un navire hollandais.

" Le navire allait en Italie. En route, il fut capturé par des pirates turcs qui voulurent me pendre...

Au mot de pendaison, l'oncle Bourdin poussa un cri d'effroi.